

CHAPITRE XIII

Les menées de Ngaliema au camp d'Usandi, près de Ntamo. — *L'En avant* sur le Stanley-Pool. — Le blockhaus de Léopoldville. — Les plantations de la cinquième station.



L'AUBE du 8 novembre, une pluie fine et serrée tomba sur Usandi ; vers dix heures du matin, la brise chassa les nuages ; le soleil équatorial resplendit dans un ciel bleu foncé.

Sur le versant occidental de la colline au sommet de laquelle se groupent comme autant de cages à poules les huttes du village de Makoko, l'armée de Ngaliema dessina des lignes de noirs bipèdes dont les fusils rouillés jetaient encore, aux rayons de l'astre du jour, de vagues reflets d'acier.

Les blancs purent compter leurs ennemis. Cent quatre-vingt-dix-sept guerriers composaient la troupe du chef de Ntamo. Les assaillants marchaient à grands pas vers le camp d'Usandi; leurs cris belliqueux roulaient, aux sons du tambour de guerre et des trombes d'ivoire rougi, comme un tonnerre lointain chargé de menaces.

Stanley et Braconnier paraissaient fort peu émus. Assis devant la tente de l'agent supérieur, ils causaient avec autant de calme et d'apparente insouciance qu'ils l'auraient pu faire sur le banc d'une promenade publique,

Leur escorte avait été munie de fusils et de cartouches, dès la première heure; Susi et trente Zanzibarites, détachés en grand'garde à plusieurs mètres du camp, surveillaient l'approche des ennemis. Susi avait pour consigne de ne pas prendre l'offensive; de se replier sans coup férir vers le camp si les hommes de Ngaliema tiraient les premiers sur son escouade, et, si les ennemis ne tiraient pas, il devait attendre de pied ferme et décider Ngaliema à rendre visite aux blancs.

Le brave Zanzibarite accomplit ce programme avec un louable sang-froid et une rare habileté. Les hurleurs de Ngaliema, arrêtés par la petite troupe de Susi, entourèrent les hommes de grand'garde et tentèrent en vain de les détourner de leur devoir, en attribuant à Boula-Matari toutes sortes de maléfices. Susi, ferme et inébranlable, leur déclara qu'il était chargé simplement de les amener devant les tentes où les blancs attendaient impatiemment la visite annoncée des naturels de Ntamo.

« Mais nous venons pour combattre; nous voulons tuer les blancs et tous leurs compagnons; nous ne sommes pas des amis, disaient les mercenaires de Ngaliema.

— Eh bien, répliquait Susi, vous voyez d'ici nos maisons de toile; tirez dessus, si vous le voulez; les blancs et leurs enfants de la côte de Krou, du mpoutou ou de la côte orientale, ne veulent pas commencer les hostilités. Sachez cependant que leurs fusils peuvent tirer et tuer aussi bien et mieux que les vôtres. Mais Stanley refuse de verser le sang de son frère, du chef de Ntamo, du roi qui a juré par son sceptre amitié et dévouement au mundelé. »

Suspendus aux lèvres de Susi, les guerriers de Ngaliema ne virent point s'approcher, glissant entre les grandes herbes, Stanley et Braconnier, seuls, sans arme à la main, les carabines en bandoulière, les revolvers à la ceinture.

Les blancs, bousculant vivement les indigènes qui formaient comme une ceinture humaine autour de Susi et de Ngaliema, se montrèrent soudain aux interlocuteurs.

A leur vue, le cercle s'élargit; quelques rauques murmures parcoururent

l'assistance. Stanley, feignant de ne rien entendre, saisit à deux mains la main de Ngaliema et remercia en termes affables le chef de Ntamo de sa bonne visite.

Ngaliema n'en revenait pas. Si jamais nez de nègre a été épaté ; on peut juger d'ici l'épatement complet du nez de l'hypocrite nègre en cette circonstance ; son entourage partageait le même effarement.

La situation tournait au burlesque, à la facétie. Ngaliema, Makabi, Mubi, Pauchu (le brave Pauchu lui-même!), Enjeli, un tas de gros bonnets de la rive sud du Pool, tous êtres malicieux, vicieux, dégradés, lâches, ne savaient plus quelle contenance garder, quelle attitude prendre devant la conduite des blancs.

La pseudo-armée, la horde de sauvages qu'avait racolée Ngaliema, attendait ahurie, hébétée, ne comprenant rien à l'entrevue des chefs et des mundelés.

Stanley, ravi de l'effet de sa plaisanterie, continuait sur un ton allègre à féliciter Ngaliema de sa venue.

« Mes tentes sont là, à quelques mètres, disait-il ; je ramène du mpoutou des bateaux, des wagons, des maisons prêtes à être montées dans le voisinage de Ntamo. Le peuple blanc viendra les habiter. J'ai tenu mes promesses ; je suis digne de porter le sceptre que m'a confié récemment le puissant Ngaliema. »

Entre-temps, des Wambundu, des sujets de Makoko grossissaient l'assistance de leurs masses curieuses. Le nom de Boula-Matari volait de bouche en bouche. On racontait les présents qu'il avait offerts à Makoko, en échange de son amitié.

On disait aussi qu'en cas de guerre Makoko disposait en faveur des blancs d'une armée formidable de Wambundu armés de fusils tout neufs. Ces on-dit n'étaient point sans fondement ; auprès des huttes du village de Makoko, on pouvait en effet distinguer depuis quelques instants des centaines de formes humaines, charriant des fusils, débouchant en ordre de bataille par le sentier qui menait au pied du mont Iyumbi.

Cette apparence de forces, alliées prochaines des blancs, modifia l'humeur belliqueuse des nègres de Ntamo. Oubliant entièrement ce qui se passait et la cause pour laquelle ils étaient venus, ils ne songèrent plus qu'à s'étendre deçà et delà sur les talus herbus, à l'ombre des broussailles, en formant des cercles autour des quelques trouvères renommés de la bande et s'appropriant à oublier les fatigues endurées par les marches antérieures dans les délices du vin de palme, de la chanson et de la pipe d'iamba.

Ngaliema, pris au piège doux de Stanley, consentit avec les grands

de son escorte à suivre jusqu'au camp d'Usandi les deux explorateurs; Susi et ses trente hommes fermaient la marche. Un véritable cortège, plus joyeux que lugubre, serpenta entre les tentes, les baraquements et les chariots de l'expédition et s'arrêta devant la demeure volante de Stanley.

Là, les agents du Comité s'assirent assez commodément sur une banquette (chaise portative confectionnée par les Bateké); devant eux et en demi-cercle s'installèrent à terre, sur des peaux de léopards, de chats-tigres ou de singes communs, suivant l'importance du personnage, Ngaliema et les chefs de sa bande.

Le meeting fut ouvert par un speech de Ngaliema, discours d'une longueur interminable, retraçant la biographie de l'orateur depuis l'année 1877, où il avait connu Stanley pour la première fois, jusqu'à l'heure de la présente séance.

Dans son exorde, Ngaliema déclara qu'il était disposé à commercer avec les hommes blancs, s'il lui était prouvé que ces derniers s'établissaient près de son village dans l'intention de se livrer seulement au commerce et non d'évoquer contre les Bateké la colère des m'kissis.

Stanley répliqua vertement aux insinuations du soi-disant chef de Ntamo; il affirma son intention formelle de se rendre auprès du Pool pour y fonder un établissement.

« Boula-Matari parle bien, dit en ricanant le sauvage Ngaliema, mais je crois les hommes blancs doués d'intelligence, ils sont prudents et je suis sûr qu'ils n'oseront pas affronter la colère de Ngaliema, de Makabi, de Mubi, des chefs de toutes les tribus qu'ils ont à traverser encore avant d'arriver à Ntamo.

— Oh ! oh ! notre frère menace, reprit Stanley ; Ngaliema fait parade de ses forces, de ses alliés, de ses fusils ; Ngaliema renie sa parole ; Ngaliema veut nous faire reculer ; Ngaliema oublie que nous franchissons les montagnes, que les rochers éclatent, que les obstacles s'effondrent sous nos pas ; Ngaliema ignore que les hommes blancs ne savent pas trembler devant les fusils des nègres ; Ngaliema nous cherche querelle. Nous acceptons le défi. Ce soir, nos wagons seront près de Ntamo ; d'ici là, je veux avoir le temps de préparer le départ ; *m'boté*, mon ami, dressez à votre tour vos plans de guerre ; essayez de m'empêcher d'avancer ».

Le ton ferme et résolu du chef de l'expédition provoqua dans l'assistance une agitation extraordinaire.

Les nègres se consultèrent ; ils parlèrent entre eux à voix basse d'abord, puis leur entretien dégénéra peu à peu en vives criaileries, en brouhaha formidable.

Bientôt Ngaliema, s'approchant de Stanley et de Braconnier, esquissa un

sourire presque gracieux et demanda : Quelles belles choses mon frère m'a-t-il rapportées de la terre des hommes blancs? »

Ngaliema, chez qui la cupidité reprenait le dessus, voulait, avant de déclarer la guerre aux étrangers, obtenir d'eux, au prix de promesses fallacieuses, des riches présents venus du mpoutou.

Stanley, s'armant de patience, contenta la curiosité du nègre félon. Il introduisit dans le hangar aux marchandises Ngaliema et son fils Enjeli, Pauchu et les notables de la palabra. Là, ces noirs avides inspectèrent les richesses de la caravane exploratrice. Serges rouges, foulards soyeux, couvertures multicolores, boîtes en étain, miroirs, canifs, caisses remplies de quincailleries, de bibelots, de camelote, furent dévorés... des yeux par les visiteurs.

Ngaliema, sans gêne apparente, choisit parmi ces marchandises des lots représentant une valeur de trois cents francs environ, il en fit un paquet, le noua soigneu-

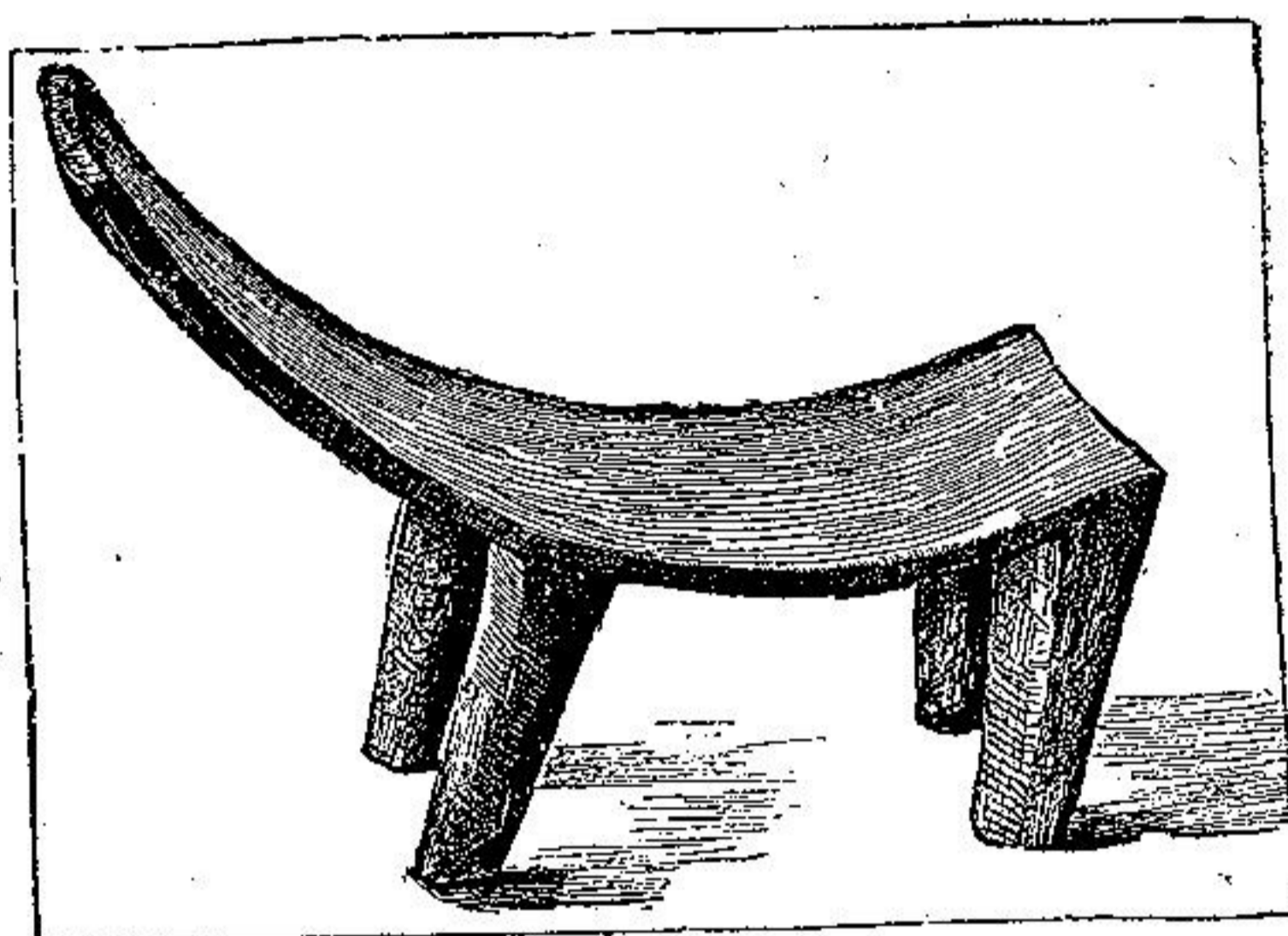
sement et s'apprêta à l'emporter sans invitation préalable de Stanley, mais en interpellant l'agent du Comité dans les termes suivants :

« J'accepterai tous ces biens, à la condition expresse que vous resterez où vous êtes. Mes alliés ne veulent pas que vous veniez à Ntamo. Si vous agissez contrairement à leur volonté ils vous feront la guerre, et je vous retire mon amitié.

— Dites à vos alliés que j'irai près de Ntamo. Tous les Wambundu le désirent. Vous n'avez aucun droit, aucun ordre à donner dans cette contrée. Vous et les Bateké vous êtes des étrangers. Les Wambundu sont les propriétaires du sol, ils ont autorisé ma présence. Vous n'empêcherez pas les Wambundu de faire de leur district ce que bon leur semble.

— Mais Ntamo est mon village; mon peuple, mes esclaves l'ont construit et l'habitent,

— Que m'importe votre village? je ne vais pas m'y loger. C'est dans les environs de Ntamo, tout près de la grande rivière que j'édifierai une ville où les hommes blancs viendront s'établir. Mes frères n'ont aucune crainte, ils sont bons, mais ils savent se défendre.



SIÈGE BATEKÉ.

— Assez, assez! interrompit Ngaliema furieux, le visage bouleversé, contracté par la passion, la rage; depuis longtemps je vous répète que nous ne voulons pas un seul blanc sur le territoire de Ntamo. Sortons de cette tente, dit-il aux noirs de son entourage; venez Enjeli, Pauchu, Makabi : Boula-Matari n'est plus mon frère. »

Après avoir dit ces paroles, Ngaliema, que suivaient les chefs nègres, se disposait à sortir en jetant sur les objets choisis, sur les marchandises européennes, un regard de convoitise et de regret. Soudain il s'arrêta; sur le seuil de la tente, un gong chinois suspendu en travers et supporté par deux bâtons fourchus fixa son attention.

« Qu'est cela? demanda-t-il.

— Un fétiche, » répondit gravement Stanley.

Enjeli, plus malin que son père, émit l'idée que le prétendu fétiche était une sorte de cloche dont le bruit, le retentissement devait être harmonieux.

« Oh! Boula-Matari; faites parler ce fétiche, demanda Ngaliema; laissez-moi l'écouter.

— Impossible, le son de cette cloche est un signal de guerre! Tous mes hommes se lèveraient, apprêteraient leurs armes, si le gong résonnait sous mes doigts.

— Je veux, je veux l'entendre! cria impatiemment le nègre de Ntamo.

— Non, répliqua Stanley, vous ne l'entendrez pas. »

Ngaliema arracha le gong et sortit de la tente en proférant des menaces.

Stanley et Braconnier s'élançèrent sur le noir et lui arrachèrent l'instrument. La lutte souleva les vociférations, les hurlements des assistants. Les fusiliers de Ngaliema, assoupis dans les poses les plus diverses, çà et là, dans les grandes herbes, s'animèrent aux cris de leurs chefs.

Les Zanzibarites, les hommes d'escorte de Stanley et de Braconnier émergèrent de partout, de chaque tente, de chaque abri, de chaque hutte de feuillage, de l'intérieur des wagons, parsemés au hasard sur l'emplacement du camp.

Sur l'ordre de Susi, témoin de la querelle, les noirs de l'expédition se groupèrent, menaçants et terribles, autour des chefs ennemis.

Un seul mot de Stanley eût suffi pour amener le massacre des nègres étrangers à l'expédition.

La supériorité des armes, la confiance en leurs chefs blancs, l'habileté, la hardiesse des gens de Stanley, étaient de sûrs garants de victoire. Les hurleurs, les braillards de Ngaliema, surpris par le dénouement tumultueux

d'une palabra qu'ils croyaient amicale, formaient des groupes de chair humaine, cible vivante à portée des fusils des blancs.

Makoko, fidèle à sa promesse, avait envoyé son armée au secours de Stanley. Les Wambundu, couvraient le camp d'Usandi, depuis un instant mêlés aux défenseurs des agents du Comité d'études.

Ngaliema et son entourage ne s'illusionnaient pas sur la gravité du péril qu'ils couraient.

Les Zanzibarites narguaient les chefs indigènes, tournant par moments leurs regards vers Stanley et Braconnier, comme pour quêter l'ordre de commencer le feu.

Les sentiments d'humanité, de respect des faibles, sauvèrent les jours des noirs insulteurs de Stanley, de ces princes félons, visiteurs du camp d'Usandi.

Stanley ordonna à ses hommes de respecter son frère de sang et l'armée qu'il avait amenée.

« Retirez-vous, dit-il à Ngaliema; je ne puis répondre de la modération de nos braves soldats, et des défenseurs que m'envoie mon véritable ami Makoko. Fuyez, vous avez maltraité le fétiche de guerre, il est courroucé contre vous. Je le bats, continua Stanley en frappant sur le gong, voyez à cet appel mes soldats qui se rangent, les Wambundu qui accourent, et votre armée qui s'effraye. Croyez-moi, fuyez, retournez à Ntamo, emmenez tous vos gens. Les esprits malveillants invoqués contre vous m'assurent une victoire facile et complète. »

Ces paroles jetaient l'émoi et la consternation dans l'entourage de Ngaliema. Pauchu, Enjeli, Makabi, Mubi, tous les féticheurs fanatiques de la suite de Ngaliema tremblaient de tous leurs membres; ils s'enfuirent bientôt à doubles emjambées, courant comme autant de gazelles effarouchées, montrant à leurs guerriers la façon de battre en retraite au pays du Congo.

Le 9 novembre, une escouade de jeunes Zanzibarites réunis par Susi partit en reconnaissance sous les ordres de Braconnier. Sa mission était de sonder les intentions, les probabilités de l'accueil des indigènes à l'égard de l'expédition, et d'examiner quelle route présentait le moins d'obstacles au passage du matériel roulant des explorateurs.

Dès la nuit tombante, Braconnier retournait au camp d'Usandi et informait Stanley de la tranquillité apparente qui régnait parmi les habitants de la contrée, et des difficultés, des accidents innombrables, rivières, vallées, séries de montagnes, forêts, etc., que présentait le territoire séparant l'expédition des rives du Stanley-Pool.

Des troupes de Ngaliema il n'était plus question ; selon des indigènes interrogés par le capitaine, le chef de Ntamo avait, avec son armée, réintégré ses domaines, en affirmant son amitié, son alliance avec les blancs.

Les pionniers se disposèrent à avancer vers l'est ; des travaux incessants de bûcherons, de mineurs, de pontonniers, d'ingénieurs, les amenèrent dès le 16 novembre au pied de la colline de Mbama, sise à quelques milles du village de Ntamo ; le 19, l'expédition, arrêtée sur les bords de la rivière Lutess, recevait la visite de Ngamberagi, Ngako, Makoko, Nkouana, tous chefs wambundu, amis, alliés des voyageurs, déclarant que le pays tout entier était soumis aux blancs.

Dix jours plus tard, la caravane traversait allégrement la plaine qui s'étend aux alentours de Ntamo et arrivait dans le voisinage des huttes de ce village.

Les naturels, par un étrange revirement d'opinion, acclamèrent la venue des blancs ; Ngaliema, avec un aplomb inqualifiable, félicita, remercia chaleureusement Stanley de son arrivée.

L'agent supérieur du Comité d'études, mettant à profit les dispositions excellentes des indigènes, requit l'aide des Bateké pour traîner vers le fleuve les wagons transportant le matériel naval.

Le 3 décembre 1881, l'*En avant*, pavoisé aux couleurs de la patrie belge, était lancé, premier navire à vapeur, sur les eaux du Stanley-Pool, dans la crique paisible où se mirent les palmiers *calamus*, les bananiers, les mille plantes gracieuses qui abritent sous leur vert feuillage les huttes de Ntamo ou Kintamo (*ki* entraîne l'idée de district).

L'*En avant* avait devant lui une route liquide de près de trois mille kilomètres, route navigable entre la crique de Ntamo et les Stanley-Falls.

A cette même date, l'emplacement de la cinquième station du Comité d'études, la station de Léopoldville, était choisi et acquis définitivement.

Léopoldville, comme la plupart des établissements de la société ; devait s'élever sur un monticule, non pas au sommet de cet exhaussement de terrain, mais à mi-côte, sur le versant tourné vers la vaste expansion lacustre du fleuve Congo.

Cette pente descend doucement jusqu'au Stanley-Pool et y projette, en face du remblai où seront construites bientôt les maisons de la station, une sorte de port naturel, havre commode et sûr pour les embarcations, qui fera de Léopoldville la capitale commerciale de l'Afrique centrale.

De ce port, en effet, selon les calculs de Stanley, 4,520 milles de navigation libre s'ouvrent vers le nord, le sud et l'est au cœur du continent noir. Il deviendra un jour le *terminus* d'une voie ferrée aboutissant à la côte occidentale, et le lieu d'arrivée des caravanes venant à grandes journées de marche des points les plus éloignés et les plus peuplés du centre africain.

L'ivoire, le cuivre, le fer, les épices, les bois de teinture, les plantes aromatiques et médicinales, la cire, la gomme, les produits variés du sol privilégié de ces contrées tropicales, y seront échangés contre les articles de toute espèce manufacturés en Europe.

La situation de Léopoldville est admirablement choisie ; elle commande la sortie du fleuve un peu en amont des rapides Livingstone (*le Père, la Mère, l'Enfant*).

Le paysage est partout d'un pittoresque achevé.

Au nord-est, le Stanley-Pool développe sa large expansion, qui ne mesure pas moins de 1,500 kilomètres carrés, soit approximativement trois fois la superficie du lac de Genève.

Le Congo forme dans ce bassin gigantesque une foule de bancs de sable et d'îles de toutes dimensions

couvertes de palmiers, de borassus, de papyrus, de palétuviers, et d'une végétation aquatique épaisse et luxuriante. La plus considérable de ces îles a plus de trente kilomètres de longueur.

Les buffles et les éléphants fréquentent ces grandes îles boisées ; des troupeaux innombrables d'hippopotames peuplent les eaux du lac, et sur ses rives sablonneuses d'énormes alligators réchauffent au soleil leurs carapaces épaisses. Mille variétés d'oiseaux aquatiques, pélicans, cormorans, hérons, ibis, cigognes, oies, canards, *Schizorhis gigantea*, ont élu domicile dans les massifs de bambous, de joncs et de rotangs.

Sur la rive nord resplendissent les *Dover Cliffs* ; au sud se déroule une chaîne de collines boisées dont la hauteur varie de trois cents à sept cents mètres.



SCHIZORHIS GIGANTEA.

Contrairement aux prévisions des explorateurs, les rives du Pool sont moins peuplées que les berges du fleuve en aval de Ntamo.

Les établissements indigènes y sont très rares. Sur la rive septentrionale, Mfwa et Malima, dont nous avons parlé, sont les seuls centres populeux.

Ntamo, Kinchassa, Kimpoko, Mbangoa et Nkouna sont les villages les plus importants de la rive méridionale.

Les uns et les autres sont des agglomérations de cabanes, entourées de hautes palissades, toujours enfouies sous la verdure des palmiers, bananiers, manguiers, maracujas, sauersops (sorte d'ananas), et parfois adossées à des forêts profondes où règne dans toute sa majesté le baobab gigantesque.

L'établissement de Léopoldville, première station du Comité d'études, chef-lieu des territoires du Moyen-Congo, confié au commandement du capitaine Braconnier, était ébauché dès les premiers jours de l'année 1882.

La fondation de ce centre hospitalier donna naissance à nombre d'incidents, d'épisodes intéressants dont le héros toujours grotesque eut nom Ngaliema.

Nos lecteurs auront jusqu'à présent éprouvé une difficulté réelle pour définir le caractère de ce personnage, pour appliquer à ce Bateké enrichi les épithètes multiples qui lui conviennent.

Comme une girouette placée au sommet d'un édifice quelconque, Ngaliema obéit toujours aux plus forts courants, aux souffles du moment, à l'impulsion que lui inflige la multitude lunatique effrontément appelée « sujets du roi de Ntamo ».

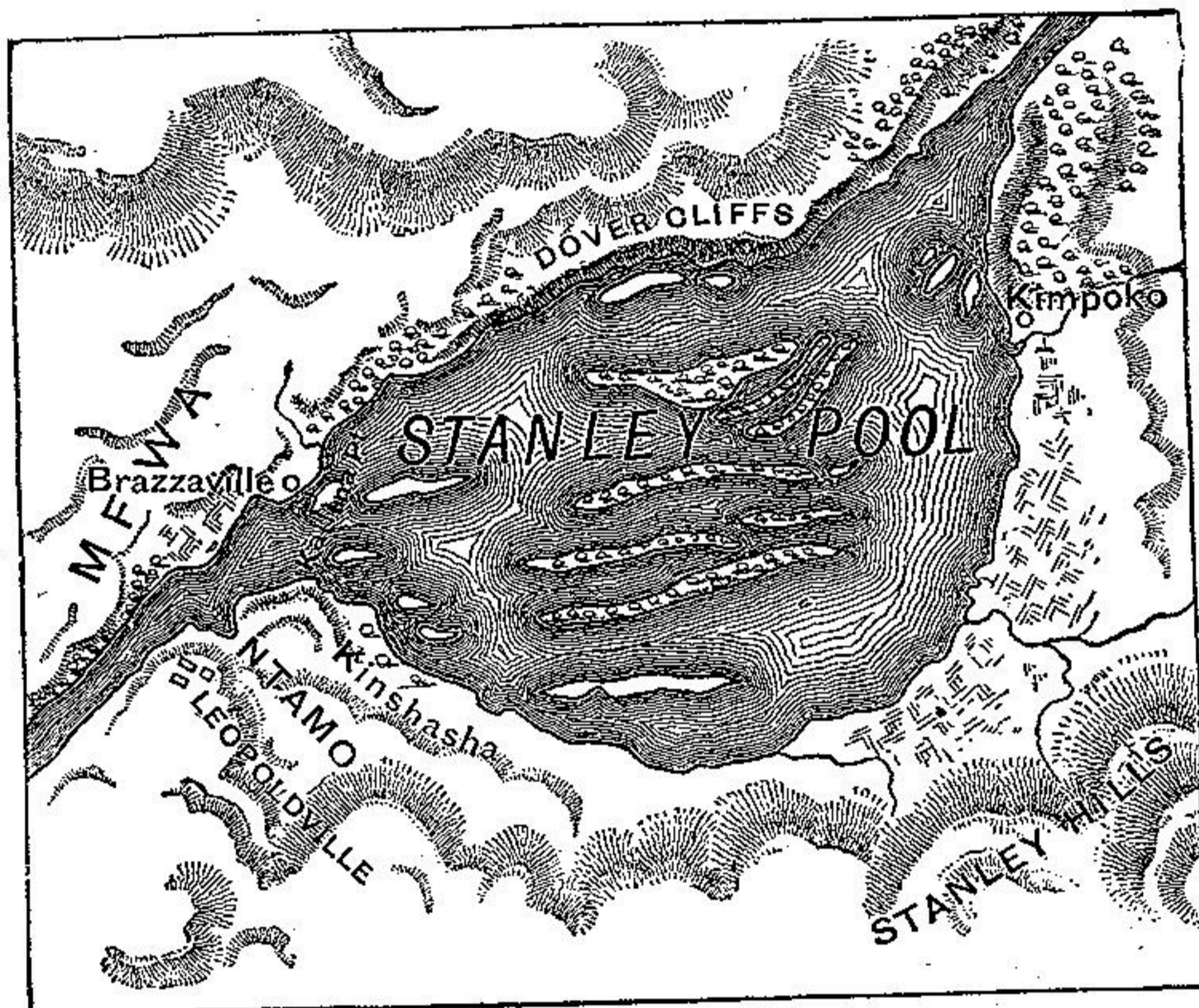
En présence de pareils êtres, l'explorateur se laisse involontairement emporter par des réflexions souvent décourageantes au point de vue du succès de la mission qu'il doit accomplir.

Bien des fois Braconnier, se heurtant aux lubies fantasques, dangereuses de son voisin de Ntamo, eût préféré se trouver à la tête d'un peloton de cavalerie chargeant des forces supérieures en nombre, mourir ou vaincre en frappant, plutôt que ronger son frein et discuter, jouer de ruse avec le madré coquin Ngaliema.

Le milieu géographique est, avec la race et la religion, le plus grand facteur dans les évolutions des peuples et des civilisations, dans la formation des traits distinctifs qui les caractérisent. Les facultés physiques et intellectuelles de l'homme sont au cours des âges et sous toutes les latitudes influencées par le genre de vie. Que l'être humain, l'animal le plus intelligent du globe, c'est ainsi que l'homme lui-même s'est modestement désigné, parcourir à cheval le steppe ou la savane, cherche sa route à travers

le dédale des forêts vierges, vive sur les sommets ou les flancs des montagnes, demeure enfermé dans une île comme dans une prison, habite un pays de fleuves navigables ou une région de rivières obstruées par des cataractes, que son regard soit borné par un horizon étroit ou qu'il embrasse les immenses plaines océaniques, la terre qui le porte, le nourrit, le fait vivre, le tue, façonne toujours son corps et son esprit aux formes variables de son moule merveilleux.

Les changements de décors prodigués par mère nature au Congo moyen; le fleuve vaste comme une mer, déployant la nappe majestueuse de ses



CARTE DU STANLEY POOL.

eaux sur une largeur de centaines de lieues, puis s'encaissant, se resserrant dans une série de défilés, se frayant, torrent véritable, un passage aux cataractes Livingstone, baignant des contrées coupées d'excavations, surplombées de collines, là, desséchées, sous un soleil de feu, ici, esclaves d'un sol fertile, recouvertes d'une végétation luxuriante, semblent avoir infligé aux peuplades incultes de cette région un caractère changeant, passant par toutes les transformations imaginables.

Ngaliema, plus que tout autre personnage nègre, possédait à un haut degré la facilité de modifier en apparence ses sentiments et son attitude vis-à-vis des agents du Comité d'études.

Le 3 décembre, il aidait avec ses esclaves au traînage des embarcations ; le 4, il acceptait de la libéralité de Stanley les plus riches présents en récompense de ses services ; le 5, sans aucune provocation de la part des blancs, sans motif plausible, sous l'influence d'un rêve de la nuit, il décidait le massacre général de l'expédition.

Dès le matin de cette journée, Ngaliema convoquait les notables de Ntamo : Makabi, Mubi, Ngako, Enjeli, et leur soumettait un plan d'attaque du camp de Léopoldville.

A trois heures de l'après-midi, les conspirateurs, noirs suivis de cent hommes armés de mousquets, hurlaient derrière la palissade, ceinture de troncs d'arbres, de ronces, de lianes, qui protégeait le campement de Stanley et Braconnier.

Ces derniers, avertis par les cris belliqueux des assaillants, avaient fait garder les brèches, les issues de l'enceinte du campement par leurs plus courageux hommes d'escorte. « Défense expresse de laisser pénétrer aucun nègre dans le camp, » telle était la consigne de chaque gardien.

L'un d'eux, jeune Zanzibarite, vigoureux, serviteur dévoué et fidèle des blancs, gardait le semblant de porte où vint se heurter Ngaliema. Le chef de Ntamo essaya vainement de décider ce gardien à lui livrer passage, le soldat nègre, esclave de la consigne comme un vétéran des armées d'Europe, refusa énergiquement.

Ngaliema, furieux, assena sur le visage de ce brave un violent coup de sceptre. De l'œil droit blessé du Zanzibarite jaillirent des flots de sang. Le noir poussa un cri de rage, leva son fusil et tira sans épauler contre l'agresseur. L'arme dévia, la balle siffla dans l'espace. Au langage de la poudre, les faces des nègres, soldats de Braconnier ou gens de Ngaliema, brillèrent d'une ardeur guerrière, de colère, de rage, du désir de donner la mort.

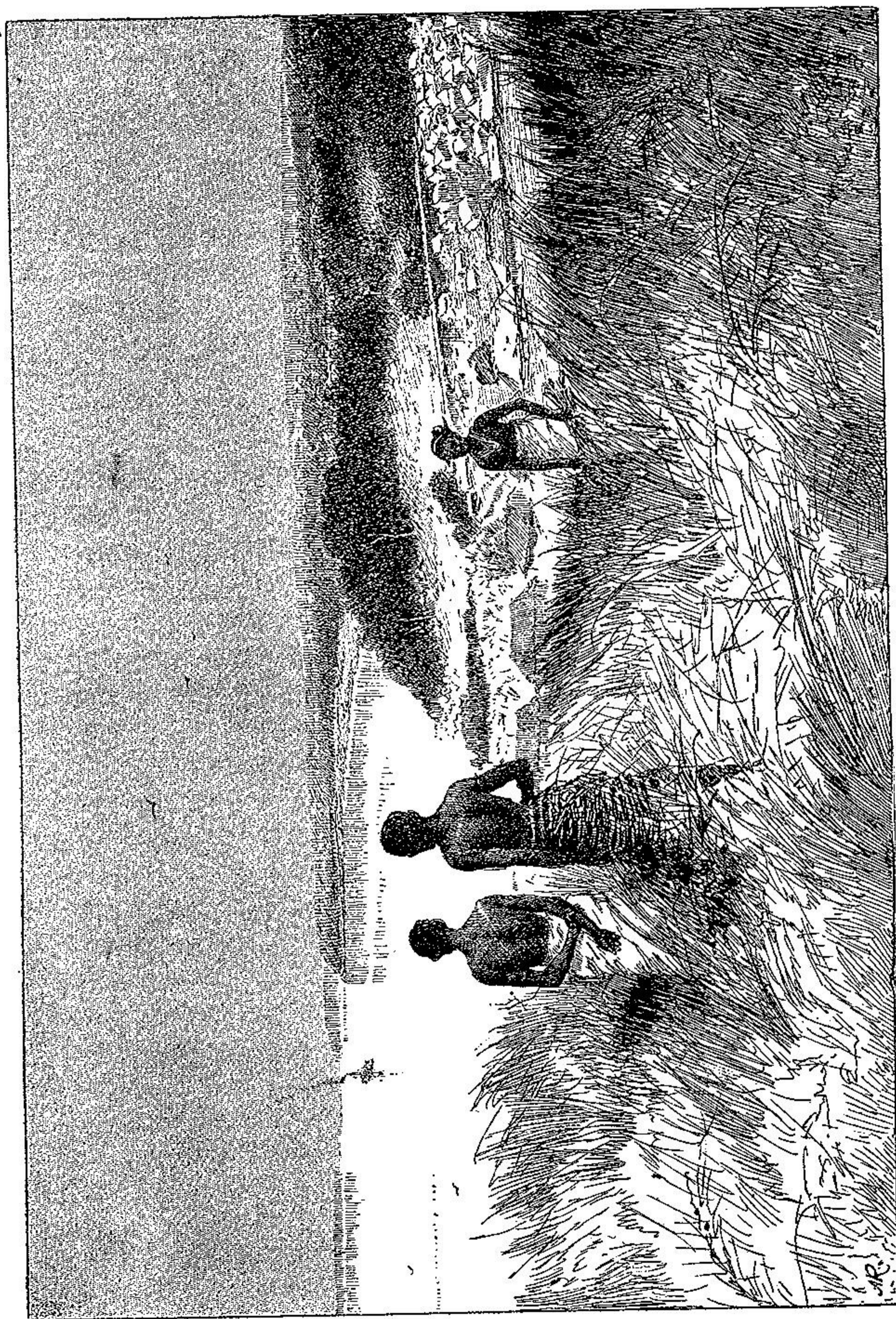
Au bruit de la détonation, Stanley et Braconnier s'étaient approchés de Ngaliema. Eux-mêmes introduisirent dans le camp le chef ennemi et son escorte de notables. Les explications les plus vives terminèrent cet incident.

Une fois de plus, la patience surhumaine, l'expérience diplomatique, la douceur, la générosité des agents du Comité d'études, évitèrent un combat imminent.

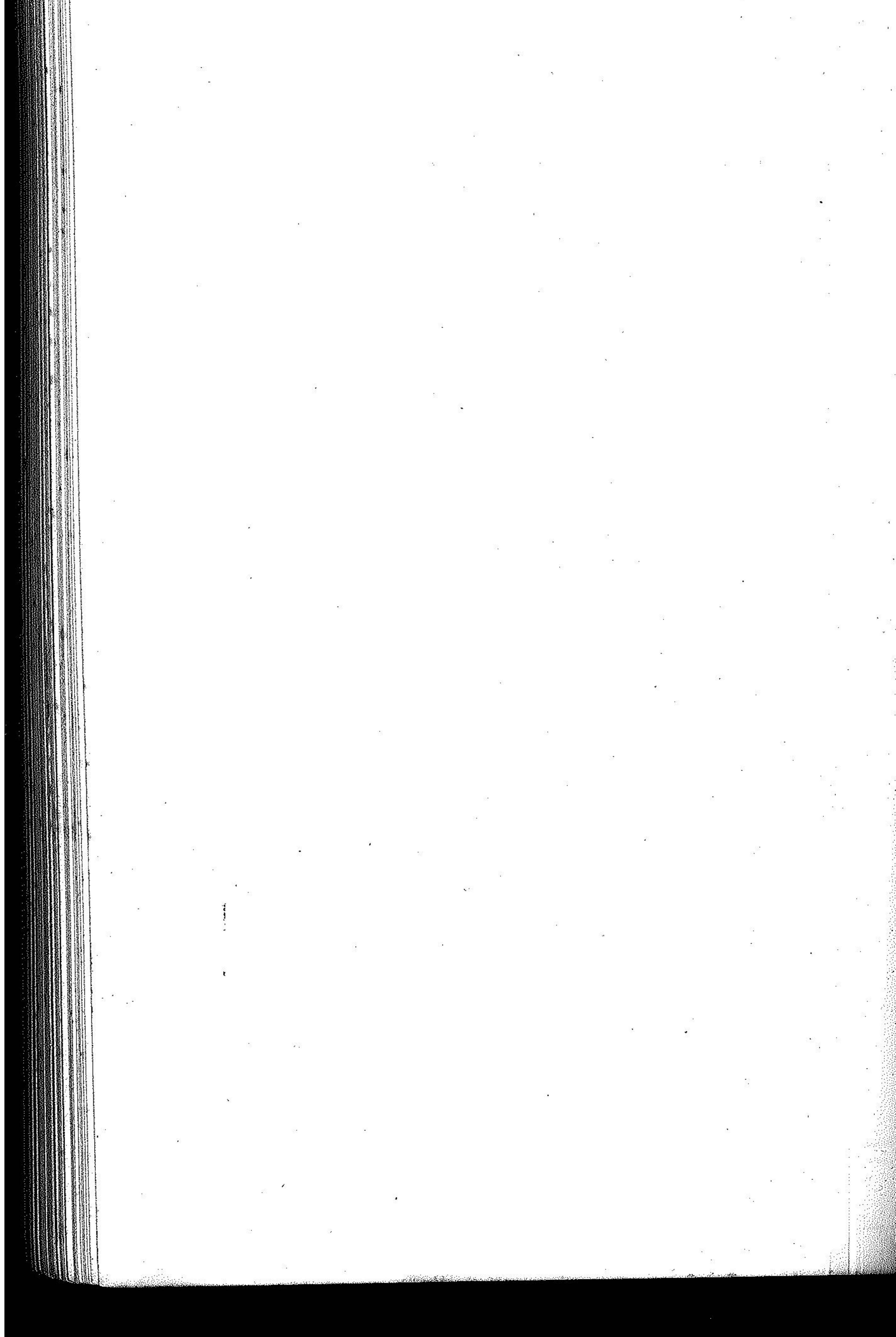
Ngaliema, amené à confesser ses intentions malveillantes, se repentit, jura de nouvelle amitié et fraternité à ses voisins de Léopoldville.

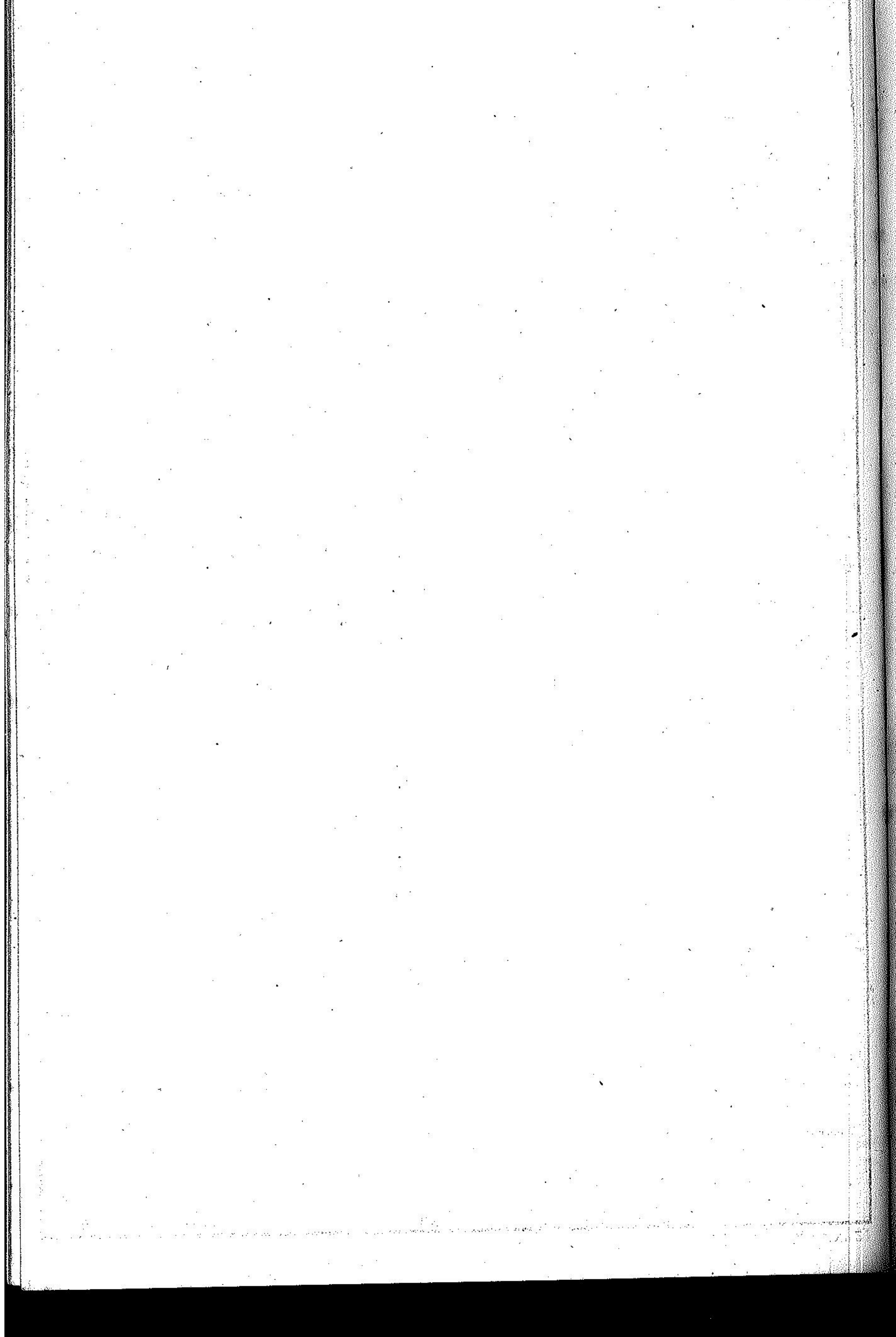
Sur la demande de Stanley, Ngaliema s'engagea à interdire aux Bateké de pénétrer en armes dans le camp de Léopoldville.

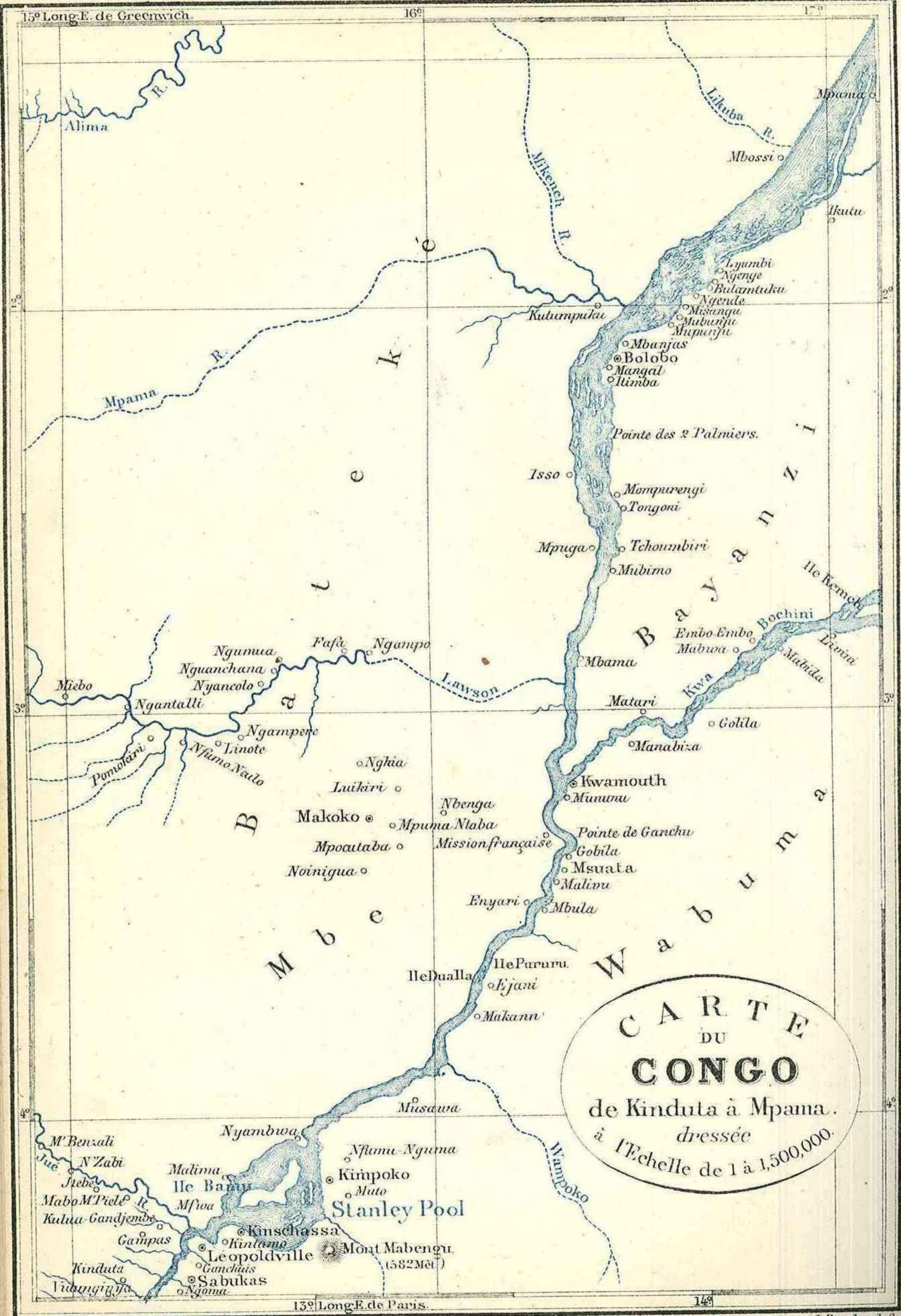
Mais les serments du chef de Ntamo ressemblaient à autant de serments



VUE DE LÉOPOLDVILLE.







CARTÉ
DU
CONGO
de Kinduta à Mpama.
dressée
à l'Echelle de 1 à 1,500,000.

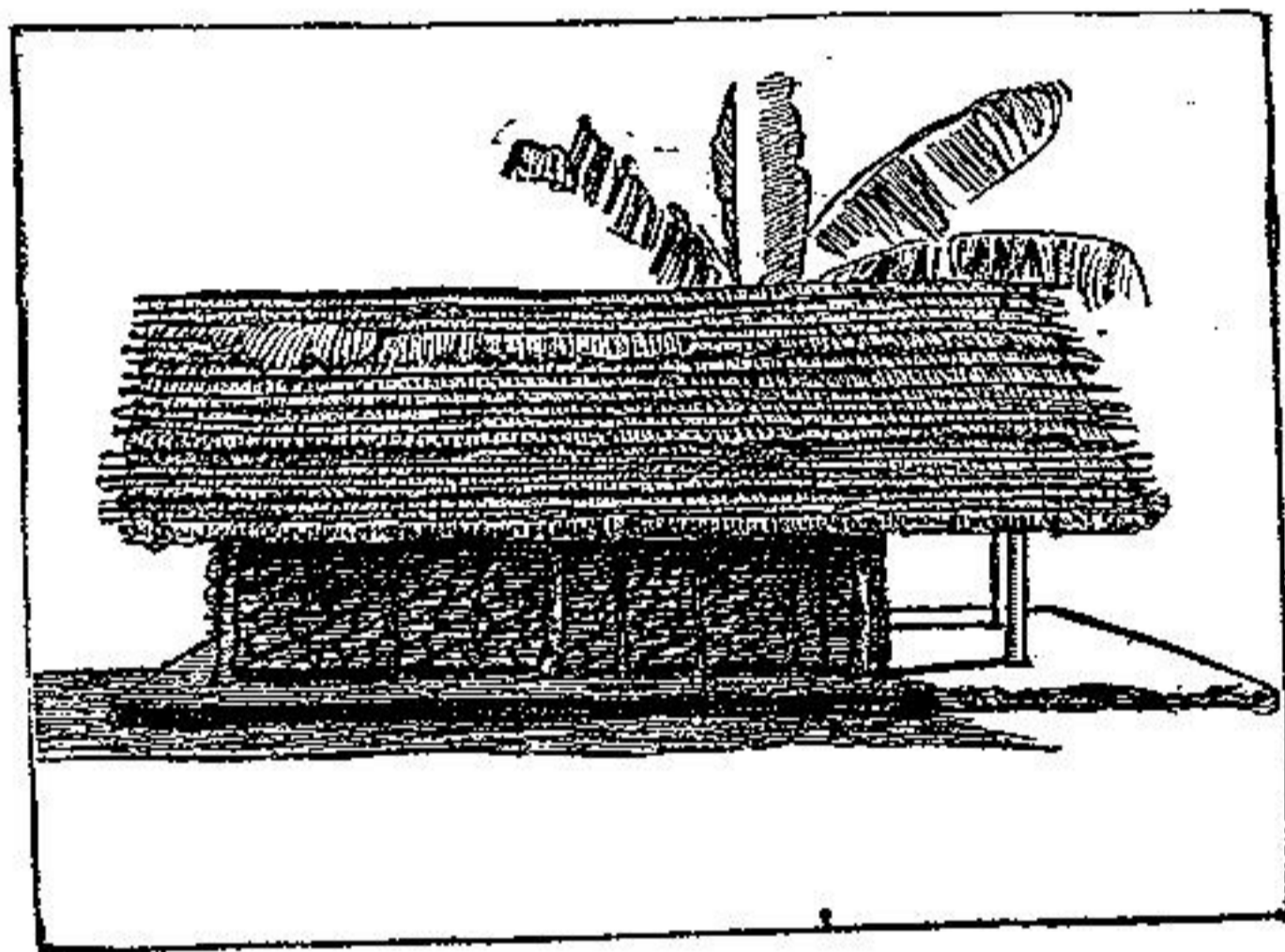
d'ivrogne: sincères peut-être à l'instant même où ils étaient prononcés, ils étaient oubliés le lendemain.

Le 6 décembre, Ngaliema, chef d'une escadrille de pirogues, monté sur son grand canot de guerre, tentait l'abordage du steamer *En avant*.

La petite garnison de Léopoldville, commandée par Braconnier, se porta au secours de l'équipage du navire. Ngaliema, qui avait compté s'emparer des embarcations en raison du petit nombre de leurs défenseurs, changea de tactique devant les forces réunies de l'expédition.

Confiant dans la patience sans égale des blancs, il osa se présenter devant eux.

« Avouez nettement vos intentions, lui dit Stanley. Voulez-vous la paix ou la guerre? Parlez ! Notre patience est lassée. Les Wambundu sont nos amis, nous commerçons avec eux, ils viennent nous voir chaque jour; ils nous vendent les produits de leur sol, ils nous aident dans nos travaux. Vous, Ngaliema, vous revendiquez le titre d'ami, de frère de sang de Boula-Matari, et chaque jour vous manquez aux devoirs de l'amitié; moi et mes compagnons, nous sommes sans cesse en butte à vos tracasseries, à vos menaces, à vos attaques. Je ne veux plus être votre ami, je ne veux plus être votre frère.



HABITATION INDIGÈNE (LÉOPOLDVILLE).

— Par grâce, cria Ngaliema, notre fraternité ne peut être brisée; nous avons fait l'échange du sang; je suis et resterai votre allié, votre ami; désormais je ne troublerai plus votre repos.

En somme, avec un voisin aussi turbulent, d'humeur aussi changeante que Ngaliema, il était difficile de se livrer tranquillement aux travaux de construction et d'aménagement de la station de Léopoldville.

Braconnier, sans cesse sur le qui-vive, procéda néanmoins à l'installation des premiers bâtiments, conformément aux plans et aux projets du Comité d'études.

Le 7 décembre, l'*En Avant* devait s'essayer à nager sur les eaux calmes du Stanley-Pool. C'était le matin, de grands nuages blancs, d'un modelé large et ferme, flottaient indécis, laissant voir des trouées d'un bleu sombre et profond.

Une légère couche de brume s'étalait sur les immenses îles du fleuve élargi, et noyait dans une pénombre grisâtre les bouquets d'arbres d'un vert bronzé qui rompaient çà et là la monotonie des rives.

Dans l'après-midi les nuages se dissipèrent; le soleil resplendit dans toute sa clarté et illumina le fouillis étrange, le remue-ménage fantastique que présentaient les environs de Ntamo.

Les Bateké, natifs de l'endroit, les Bayanzi, porteurs d'ivoire venus du haut congo, les milliers de nègres vivant sur le territoire, révolutionnés depuis plusieurs jours par la présence des blancs, sont tous accourus dès l'aube sur les bords du Stanley-Pool, pour assister aux essais du monstre marin.

Les femmes délaissant leurs travaux de culture, les enfants dédaignant leurs jeux, obéissant à la curiosité générale, talonnent leurs maris, leurs pères; la rive sud est bondée de monde.

Quantité de canots indigènes, de pirogues grossièrement sculptées, sillonnent le fleuve; d'autres, échouées près de la berge ou rattachées par des amarres de rotang aux arbres du rivage, se balancent sur place, encombrées de créatures humaines.

Bientôt un tourbillon de fumée s'échappe avec un sifflement, et plane au-dessus du navire; la proue de l'*En Avant* fend les eaux calmes du Pool; les spectateurs saluent d'un hurra formidable le faux départ du steamer.

Ngaliema a assisté lui aussi, à cette fête nautique. Le lendemain il se lève avec des idées sombres et des prétentions fanfaronnes; il est possédé de nouveau du désir de s'emparer de la monstrueuse pirogue des blancs.

A cet effet, il envoie son fils Enjeli battre la campagne environnante pour racoler des alliés. Les chefs bateké, wambundu, visités à tour de rôle par l'émissaire du chef de Ntamo, refusent de participer à un soulèvement contre les étrangers. Makoko, particulièrement, se déclare l'ami, le frère et le défenseur envers et contre tous de Boula-Matari et de Braconnier.

Ce dernier, chef d'une station à créer entièrement, dresse son escouade noire aux diverses fonctions de soldat, d'ouvrier et de cultivateur.

Avant d'élever des bâtiments sur le fleuve septentrional de la colline « Léopold », il fallait entreprendre des travaux importants de nivellement, de terrassement, dépouiller le sol des rochers, des amas de végétation vivace qui l'encombraient, préparer en un mot le terrain pour la construction.

Le mois de décembre, consacré en entier à ces occupations, offrait heureusement une période favorable à la santé de chacun des membres de l'expédition.

Les forces physiques, le courage et l'énergie morale de tous devaient hâter la fondation de Léopoldville, en dépit des alertes, des escarmouches, des semblants de prise d'armes que la jalousie, le fétichisme, les menées, l'hypocrisie, l'insenséisme de Ngaliema suscitaient chaque jour.

Pour se prémunir contre toute éventualité d'attaques sérieuses et dangereuses de la part de son acariâtre voisin, Braconnier établit tout d'abord un blockhaus, au centre même de l'emplacement de la future capitale du Moyen-Congo.

L'édification de cet abri, défense inexpugnable, protection toute-puissante contre une armée de Ngaliema, entraîna de prodigieuses fatigues.

Stanley, dont les loisirs à Léopoldville devaient être remplis, coûte que coûte, par une occupation quelconque, a noté scrupuleusement le nombre et le poids des matériaux enfouis dans cette construction. Grâce aux détails du célèbre explorateur anglais, nous pouvons reproduire ici la nomenclature chiffrée des végétaux employés à la charpente du blockhaus.

Cent vingt-cinq troncs énormes de teck, deux mille cinq cent quatre-vingt-deux petits arbres de variétés différentes, réduits aux dimensions uniformes de quatre mètres cinquante de longueur et un mètre de diamètre ; vingt et un mille cent cinquante-six rameaux planchés de deux mètres cinquante de long ; dix-huit mille neuf cents livres de graminées, joncs, lianes, bambous, etc., etc., telles furent les substances végétales empruntées aux forêts voisines, traînées à grand renfort de nègres jusque sur la place concédée, façonnées, rabotées par les charpentiers krouboys et disposées en forteresse d'après les plans des explorateurs.

Dès le 10 janvier 1882, le blockhaus entièrement construit surplombait de deux mètres et demi le sol nivelé de la station.

A l'abri de cette forteresse, les blancs et leurs serviteurs, au nombre de cent cinquante-trois, vauquaient dès lors, en toute sécurité, à l'édification d'un véritable village auprès duquel devaient rapidement grandir de délicieux jardins.

Un agent allemand du Comité d'études, M. Teusch, procédait plus tard à l'établissement d'importantes cultures autour de Léopoldville.

Huit mille bananiers y étaient plantés et bordaient la longue avenue conduisant du blockhaus au port naturel de la station, havre paisible formé par les eaux du Congo en amont des cataractes Livingstone ; à droite et à gauche des bananeraies, les jardins de Léopoldville recevaient 52 plants de sauersop, dont le fruit se rapproche beaucoup de l'ananas importé d'Amérique sur nos marchés d'Europe ; 30 mangos (pruniers) ; 15 pommiers ;

5 arbres à pain *Alro corpus incisa* 6 poiriers, 22 pommes-cerises, 5 cerisiers, 6 vanilliers, 6 cocotiers, 25 orangers, 1 figuiers et 2 *macaruyas*, arbres dont les fruits donnent un jus assez semblable à la confiture.

Indépendamment de ces plantations importantes, des jardins potagers étaient créés sur le territoire concédé : les choux, les salades, les carottes, s'y développaient, aussitôt semés. Le manioc, le sorgho, la canne à sucre, le caféier, couvraient peu à peu les acres défrichés.

La fertilité extraordinaire de la terre autour du pool garantissait le succès des récoltes à venir.

Chaque semaine amenait un changement, une amélioration dans le bien-être des fondateurs de Léopoldville : des logements confortables, bâtis en torchis, en bois, recouverts de chaume, blanchis à la chaux, succédèrent aux tentes de campement : des hangars, des magasins de fer, se dressèrent peu à peu sur le flanc de la colline ; des services réguliers de caravanes relierent les habitants de cette nouvelle colonie au monde civilisé, avec escales à Manyanga, Issanghila, Vivi, Boma, Banana ; et les indigènes des alentours, Bateké des deux rives du pool, Wambundu de la rive gauche, conquis par la bonté, l'amabilité, la générosité des explorateurs blancs, cessèrent contre eux toutes tracasseries et menées belliqueuses.

Ngaliema devint un visiteur assidu et amical du chef de la station. Le makoko de Bwabwa-Njali, l'ex-ennemi des voyageurs déroutés sur la rive droite, fit amende honorable aux mundelés de Léopoldville ; il franchit bien des fois sur sa pirogue rapide la largeur du Stanley-Pool pour apporter à ses amis « les blancs » des cargaisons de cadeaux, comestibles, denrées alimentaires, toujours appréciés et largement payés par les étrangers.

Mais ce fut surtout dans la journée du 27 février, journée d'inauguration du magasin de marchandises de Léopoldville, qu'on vit affluer à la station un nombre extraordinaire de visiteurs des deux rives du Congo.

La curiosité avait amené de tous les points de la contrée des nègres dont l'imagination s'embrasait à la vue du brillant étalage d'étoffes de toutes couleurs, soies, satins, rubans, dentelles, galons d'or et d'argent, déguisant mal dans leurs mille replis des centaines d'objets, produits de l'industrie d'Europe à l'usage des bazars à prix fixes et modérés.

L'instinct commercial, le désir de posséder ces prétendues richesses, se lisaient dans les regards avides de ces naïfs admirateurs nègres ; il fallut satisfaire en partie la cupidité excessive des acheteurs.

Les explorateurs, commerçants non patentés cédèrent, à tout venant,

moyennant des quotités de valeurs locales, les mètres d'étoffes, fusils, couteaux, boîtes en étain, vases en porcelaine, miroirs, verres, bouteilles vides, douzaines de clous, mouchoirs, foulards, bracelets de cuivre ou de nikel, pipes en terre, canifs, etc., etc.

Stanley estima que la vente de ce jour enlevait aux réserves commerciales de l'expédition une quantité de marchandises d'une valeur de deux mille francs, calculée sur les prix d'achat en Europe.

De telles libéralités conciliaient aux explorateurs le dévouement momentané des naturels du pays.

Bateké, Wambundu, montraient de marché en marché, de villages en village, les dons merveilleux qu'ils tenaient de la faveur des *mundelés* ; leurs récits exerçaient sur les populations noires un attrait irrésistible, une sorte de fascination.

De tous les points où s'arrêtaient ainsi les bénéficiaires de la mise en vente des marchandises de Léopoldville, partaient des caravanes interminables d'hommes, de femmes, d'enfants, avides de voir, d'acheter les richesses des blancs.

Elles arrivaient à la station, grossies des contingents nombreux des curieux ou des marchands rencontrés sur leur route.

Pendant les premières semaines de mars, l'affluence des visiteurs menaça de ruine complète les magasins de Braconnier.

L'économie imposa le *holà* aux prodigalités. On dut cependant livrer à Gamankono, le *makoko* de Malima, jadis hostile aux agents du Comité d'études, un ballot colossal de bibelots choisis par lui, en échange de promesses d'amitié.

Promesses d'amitié ! ce genre de paiement satisfaisait les agents d'une société purement civilisatrice et philanthropique. Quel plus puissant argument pourrait-on invoquer pour confondre les pamphlétaires qui reprochaient en termes virulents aux promoteurs de l'Œuvre africaine de tenter une spéculation financière, une grosse affaire d'argent ?

En février 1882 s'élevait à Léopoldville un centre hospitalier fondé à l'instar de ceux de Manyanga, d'Issanghila, de Vivi. Les pionniers de la première expédition du Comité d'étude savaient amené l'œuvre au terme de sa première étape ; quatre colonies naissantes, quatre embryons de villes d'où jaillissaient les premiers rudiments de la civilisation, s'échelonnaient sur un parcours de six cents kilomètres de voie fluviale, reconnue, explorée, déblayée, ouverte à l'industrie et au commerce des peuples par une poignée de cœurs dévoués et vaillants.

Bientôt un nouveau pionnier belge, le sous-lieutenant Joseph Van de

Velde, officier d'artillerie, arrivait à Léopoldville pour diriger des constructions de bateaux, embarcations destinées à porter au centre même du continent noir les hardis explorateurs enrôlés sous la bannière bleue, étoilée d'or, du Comité d'études qui prend le nom d' « Association internationale du Congo ».

